

54. *Fleur de tonnerre* « fleur de tonnerre ». Coquelicot : *Papaver rhoeas* L. Papav. — *Ren n' se pèrle* « rien ne se perd ». Consolation, repos.

55. *Frikette*, Paquerette : *Bellis perennis* L. Comp. — *Florette* « taie » sous-entendu : sur l'œil, c'est-à-dire chute passionnelle. Pas d'emblème français analogue. Voyez n° 36.

56. *Fleur de sang* « fleur de sang ». Henautne : *Eranthis phellandrium* Lmk. Umbell. <sup>(1)</sup>. — *Rodjeur* « rougeur ». Pas d'emblème français.

57. *Djabsfenne*, Gâillet : *Dianthus caryophyllus* L. Caryoph. — *Récompense* « récompense ». Encouragement.

58. *Djenne cou d' tehoisse d'Allemand* « jaune cul (haut-de-chausses d'Allemand) ». Aconit-tue-loup : *Aconitum leucoctonum* L. Renonc. — *Cagnés'te* « méchanceté ». Méchanceté, hypocrisie.

59. *Grette-cou* « gratte-cul ». Caille-lait : *Galium aparine* L. Rub. — *Bihédje di Djudas* « baiser de Judas ». Trahison <sup>(2)</sup>.

60. *Gueûge* « gueule » di lion. Muflier des jardins : *Antirrhinum majus* L. Scroph. — *Qui fât-i creure?* « Que (ou qui) faut-il croire? ». Présomption.

61. *Hanistrâi*, Gui : *Viscum album* L. Loranth. — *Sussât* « succeur ». Parasitisme.

62. *Haverna*, Sorbier : *Sorbus aucuparia* L. Pom. — *Su flotte* « à la dérive ». Pas d'emblème français.

63. *Hitte d'aguêsse* « chiasse de pie ». Cresson des prés : *Cardamine pratensis* L. Cruc. — *Dji r'rairé totis* « je reviendrai toujours (quand même) ». Pas d'emblème français.

64. *Hiêbe* « herbe » d'amour. Hélioïtrophe : *Heliotropium peruvianum*. Borr. <sup>(3)</sup>. — *Dj'a dandji d' vos* « j'ai danger (besoin) de vous ». Enivrement, je vous aime.

65. *Houbion*, Houblon : *Humulus lupulus* L. Cannab. — *Rafia* « action de se réjouir ». Injustice <sup>(4)</sup>.

66. *Hu*, Houx : *Ilex aquifolium* L. Ilicinées. — *Avrû'* « abri ». Abri.

67. *Karantin*, Giroflée : *Matthiola annua* Swet. Cruc. <sup>(5)</sup>. — *Sins pène* « sans peine ». Pas d'emblème français.

(1) Je doute fort qu'il s'agisse de l'Henautne : ne serait-ce pas plutôt la Goutte de sang ou Adonide : *Adonis autumnalis* L. Renonc., qui est le symbole des souvenirs pénibles ?

(2) Trahison : parce que le caille-lait fait « tourner » le lait.

(3) Le nom d'« herbe d'amour » lui a été donné par les dames de Paris, à l'époque où DE JESSIEU la fit connaître en Europe. A Liège, le peuple, frappé de la suavité de ses fleurs, l'a dénommée « vanille ».

(4) L'emblème « injustice » s'explique pour les peuples méridionaux qui, ayant le vin, n'ont cure de la bière et considèrent le houblon comme un parasite qui méconnaît son tuteur et l'étrangle comme un loup (*lupulus*). Pour nous, wallons, c'est au contraire la plante aimée qui doit nous fournir notre boisson favorite. Cette fois donc, la contradiction entre l'emblème de notre auteur et celui des livres français s'explique assez.

(5) Il y a souvent confusion ou méprise chez les auteurs français au sujet des giroflées : c'est ainsi que M<sup>re</sup> VATTEAU prend pour le quarantain la Giroflée jaune double ou rameau d'or.

68. *Lavinde*, Lavande : *Lavandula stoechas* L. Lab. — *Diméfiance* « défiance », Méfiance <sup>(1)</sup>.

69. *Lauri*, Laurier : *Laurus nobilis* L. Laur. — *Gloèce* « gloire », Gloire.

70. *Lézeure*, Luzerne : *Medicago lupulina* L. Pap. — *Totis* « toujours », Vie.

71. *Lérvone*, Aurore : *Artemisia abrotanum* L. Comp. — *Dauvrège* « rêverie », Rêverie.

72. *Mâblette*, Mauve : *Malva rotundifolia* L. et *sylvestris* L. Malv. — *Dji droûre mi coûr* « je vous ouvre mon cœur », Sincérité. (Pour l'emblème voir ci-après n° 119.)

73. *Matrone*, Julienne : *Hesperis matronalis* D. C. Crucif. — *Ecarâtion* « étonnement » <sup>(2)</sup>.

74. *Mastouche*, Capucine : *Tropaeolum majus* L. Gérân. — *Dji blame por vos* « je flambe pour vous », Feu d'amour <sup>(3)</sup>. (Voir ci-dessus n° 12.)

75. *Mâgriette*, diminutif de *Magritte* « Marguerite ». Pâquerette vivace : *Bellis perennis* L. Comp. — *Displaisir* « déplaisir ». Innocence <sup>(4)</sup>.

76. *Mâgriette di St-Djhan*. Voyez *fleur di Djathay* <sup>(5)</sup>.

77. *Matoni*, Boule de neige : *Viburnum opulus* var. *stérilis* Caprif. — *Difimédje* « calomnie ». Calomnie, ennui.

78. *Maroni*, Marronnier : *Aesculus hippocastanum* L. Sapind. — *Ritchesse*, Luxe.

79. *Marguet*, Muguet : *Convallaria majalis* L. Aspar. — *Bonheûr riv'nou* « revenu ». Retour du bonheur.

80. *Moron*, Mouron : *Stellaria media* L. Caryoph. — *Radjoûr* « rendez-vous » <sup>(6)</sup>.

81. *Mossai*, Mousse : diverses espèces, Muscinées. — *Coûr di mère* « cœur de mère ». Amour maternel <sup>(7)</sup>.

(1) Méfiance : on croyait que ses touffes servaient d'abri aux serpents.

(2) En français la Julienne blanche signifie : ne nous quittons pas; la blanche et violette : je vais vous quitter; la J. des jardins : vous recevrez une gracieuse invitation; la même, double : bonheur de vous revoir.

(3) Au crépuscule, cette fleur manifeste certains phénomènes électriques et, pendant huit jours consécutifs, ses étamines s'appliquent à tour de rôle sur le stigmate pour le féconder. Le peuple a-t-il remarqué et compris... ?

(4) On connaît le jeu charmant mais cruel pour la plante par lequel cette pauvre petite fleur est transformée en oracle. On en arrache successivement les fleurons blancs ligulés de la circonférence en demandant : m'aime-t-il, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout. Cette pratique s'est étendue de la petite à la grande marguerite. *Displaisir* vient de ce que la réponse à l'interrogatoire est, paraît-il, souvent négative, au grand « déplaisir » des demoiselles.

(5) Nous faisons ce renvoi d'après l'auteur qui, n'ayant pu déterminer la fleur di *Djathay* aura cru qu'il y avait identité. Pas du tout. La grande marguerite ou reine-marguerite, dite *marguarite di St-Djhan* est une fleur composée au disque central jaune et aux rayons extérieurs blancs. C'est le *Pyrethrum leucanthemum* Cass. et Germ. Le Chr. segetum, qui est la dite « fleur di Jalhay » a ses fleurons tous jaunes, d'où son nom fr. de marguerite dorée qu'indiquait notre auteur.

(6) Le Rendez-vous est symbolisé en France par le mouron rouge : *Anagallis arvensis* L. Primul.

(7) Les oiseaux et d'autres animaux en forment leur nid. C'est ce que remarque l'auteur dans son commentaire.

82. *Muret*, Giroflée jaune : Cheiranthus Cheiri L. Cruc. — *Rapistodje* « action de calmer », Consolation, fidélité au malheur. V. ci-dessus n° 28.
83. *Neûr à moui*, Murier noir : Rubus fruticosus L. Ros. — *Agrawédje* « Agrippage », Dévouement, je ne vous survivrai pas.
84. *Noûki*, Noisetier : Corylus avellana L. Cupul. — *Italzineûte* « action de se ballader », Promenade sentimentale.
85. *Ôartège*, Ortie : Urtica dioica L. et urens L. Urtie. — *Métchaneûte*, Cruauté.
86. *Ôûge di bouf* « œil de bouf », Bétoune des montagnes : Arnica montana L. Comp. — *Dji soust-avâ les quâvets* « je suis parmi les mottes de terre », c'est-à-dire « je bats la campagne », Maladie grave, danger.
87. *Ôûge d'auûje* « œil d'angé », Myosotis : Myosotis palustris With. Borrag. — *Dji pinse à vos, ni m'ouûvis niu* « je pense à vous, ne m'oubliez pas », Souvenez-vous de moi.
88. *Pan* « pain » d'coucou, Alleluia : Oxalis acetosella L. Gérân. — *Dji mè raféje* « je m'en réjouis », Joie, réjouissance prochaine.
89. *Pinséje*, Pensée : Viola tricolor var. Grandiflora Hort. Violar. — *Sou'nance* « souvenir », Pensée, souvenir.
90. *Pâqui* « pâquier », Buis : Buxus sempervirens L. Buxées, *Corédje* « courage », Fermeté, stoïcisme.
91. *Peû d'sinteur*, Pois de senteur : Lathyrus odorata L. Papil. — *Ahâgance* « convenance », Plaisir délicat.
92. *Pitite pîre* « petite pierre », Sauve-vie : Asplenium ruta muraria L. Filicîn. — *Ricêrîhédje* « guérison », Guérison.
93. *Pussâte d'avri*, Pervenche : Vinca minor L. Apocyn. (1). — *Djôje riv'noûce* « joie revenue », Doux souvenir.
94. *Plante di mwêr* « plante de mort », Jusquiame : Hyoscyamus niger L. Sol. — *Mêhin*, Défaut.
95. *Patte d'âwe* « patte d'oie », Chénopode : Chenopodium album L. Chén. (2). — *Parce* « peur », Crainte, peur.
96. *Plope*, Peuplier : Populus tremula L. Ament. — *Lamintédje* « action de se lamenter », Gémissement.
97. *Piaune*, Pivoine : Pœonia officinalis Betz. Renonc. — *Dji n'vis wesse louqui* « je ne vous ose regarder », Honte (3).
98. *Poleur*, Serpolet : Thymus serpyllum L. Lab. — *Dandji di s'piède* « danger de se perdre », Étourderie.

(1) Les pervenches grande et petite portent en français le nom de pucelage, soit parce qu'elles servaient d'ornement aux vierges, soit parce que, dit le peuple, elles font tarir le lait des nourrices. Mais qu'est-ce que ce mot de *pussâte*? Serait-ce un féminin de *pussé*, que je trouve seulement dans le dictionnaire de REMACLE (verviétois) avec le sens de puceau, mais sans féminin? En fait de nom wallon liégeois de la plante, je ne connais que *perainte* et *pâqui d'pucelle*.

(2) Plante d'aspect peu engageant et croissant sur les décombres, aux bords des chemins. Le symbolisme s'appliquerait cependant bien mieux au Ch. fetidum Lmk. ou Anserine fœtide, dont l'odeur seule provoque l'éloignement et la crainte.

(3) L'emblème est tout expliqué par la comparaison populaire wallonne et française : *volje comme iue piaune* « rouge comme une pivoine ».

99. *Plachante fleur* « fleur qui plait », Hortensia : Hydrangea hortensia D. C. Saxifr. (1). — *Coûla et rin, c'est l'compte* « cela et rien c'est le compte » c'est-à-dire « c'est la même chose », Vous êtes froide ; insouciance.

100. *Pêl d'leup* « pied de loup », Lycopode : Lycopodium clavatum L. Lycop. — *Coûratreye* « action de poursuivre », Flamme ardente (2).

101. *Pêl d'alouette* « pied d'alouette », Dauphinelle : Delphinium Ajacis L. Renonc. — *Hureux sort*, Légereté, bienfaisance.

102. *Ranombe*, Renoncule : Ranunculus acris, sceleratus, flammula L. Renonc. — *Vos n'vis sou'nez d'rin* « vous ne vous souvenez de rien », Ingratitude (3).

103. *Rampioûte*, Clématite des haies : Clematis vitalba L. Renonc. — *Mâvas tour* « mauvais tour », Artifice.

104. *Responce* « réponse », Raiponce : Phyteuma spicatum L. Campan. — *Prê'nance*, Pas d'emblème français.

105. *Rosai* ou *Ruban d'Paris*, Roseau : Arundo phragmites L. Gram. — *Tchantréje* « assaut de chansons », Musique, indiscrétion (4).

106. *Ronhe*, Ronce : Rubus fruticosus et cœsius L. Ros. — *Ecêje* « envie », Envie.

107. *Rôse*. — *Baité* « beauté », Beauté, fraîcheur.

108. *Rôse d'Indjipe* « rose d'Égypte », Réséda : Reseda odorata L. Réséd. (5). — *Bonheûr pierdou* « bonheur perdu », Mérite modeste, vos qualités surpassent vos charmes.

109. *Rôse de ci* « rose du ciel », Anémone : Anemone nemorosa L. Renonc. — *Pône di coûr* « peine de cœur », Abandon, maladie.

110. *Rôse blanche*, Rose blanche : Rosa alba L. Ros. — *Sins têche* « sans tache » ; *parfait bonheûr*, Innocence.

111. *Ine foye di rôse* « une feuille (pétale) de rose ». — *Dji n'ehalle personne* « je n'encombre personne », Jamais je n'importune.

(1) L'hortensia est originaire de la Chine : Commerson l'introduisit en Europe en 1788 et la dédia à la femme du célèbre horloger Lepaute, laquelle avait pour prénom Hortense. L'autre espèce, Hydranga japonica Sieb. a été introduite en 1843. Les caractères de la fleur si nulle, de valeur si négative qu'elle en paraît artificielle, sans vertus médicinales et sans odeur, donnent parfaitement l'explication de l'emblème.

(2) Y aurait-il dans l'emblème wallon un souvenir des pèlerins de St-Roch dont au retour le bâton est enguirlandé de lycopode : *pid d'leup* ou *hiêbe di St-Roch*, et qui profitent souvent de la partie nocturne du voyage pour commettre toutes sortes de méfaits dans les endroits où ils passent? On sait que le départ de Liège se fait à la nuit tombante et tous les pèlerins honnêtes se munissent de lanternes et de vivres. — L'emblème français tire son origine de ce fait que projetée à travers une flamme, la poudre de lycopode donne une flamme fulgurante; cette propriété est souvent utilisée au théâtre.

(3) Ces renoncules épuisent le sol qui leur donne l'hospitalité, et, en outre, leur suc est dangereux. D'où le symbole français, qui se retrouve, en plus vague, dans la formule de notre auteur.

(4) Allusion au bruit du vent dans les tiges feuillées — et à la fable de Midas et les roseaux, que l'auteur raconte sous une variante dans son commentaire, en lui donnant pour héros un « méchant seigneur du temps passé » qu'il ne nomme pas.

(5) Le réséda possède également en français le joli nom : « Amourette d'Égypte ».



112. *Sâvâdje rose* « sauvage rose ». Eglantine : *Rosa canina* L. Rosac. — *Poesÿe*: *piètte* « porte » *bonheur*. Poésie <sup>(1)</sup>.

113. *On bouquet d' roses*. — *Présint de coûr* « présent du cœur ».

114. *Sâvâdje saïcou* « sauvage sureau ». Yeble : *Sambucus ebulus* L. Caprif. — *Dji m' fêye à vos* « je me fie à vous ». Vous me consolez de toutes mes peines <sup>(2)</sup>.

115. *Sologne*. Chélidoïne : *Chelidonium majus* L. Papav. — *Diskiréli-hédje* « amaigrissement ». Émotion d'amour.

116. *Sâvâdje artichô* ou *crâsse plante*. Joubarbe : *Sempervivum tectorum* L. Crassul. — *Dji n'a d' keûre di vos* « je n'ai de cure de vous ». Esprit.

117. *Sî*. Saule pleureur : *Salix babylonica* S. Salic. <sup>(3)</sup>. — *Léjîz-me plorer* « laissez-moi pleurer ». Mélancolie.

118. *Sâvâdje rômarin*. Mufflier <sup>(4)</sup>. — *Tromprêye*. Politique.

119. *Tulipâ*. Tulipe : *Tulipa Gesneriana* L. Liliacées. — *Dji v'droûve mi coûr* « je vous ouvre mon cœur ». Déclaration d'amour. Pour l'emblème, voir ci-dessus n° 72.

120. *Tiou*. Tilleul : *Tilia platyphyllo* Scop. Tiliées. — *Douce kipagnêye* « douce compagnie ». Amour conjugal <sup>(5)</sup>.

121. *Vêdje d'ôr* « verge d'or ». Verge d'or : *Solidago virga aurea* L. Comp. — *Mâkule* « faute, tache ». Pas d'emblème en français.

122. *Violette*. *Viola odorata* L. Viol. — *Rit'noice* « retenue ». Modestie, mérite caché.

123. *Vauval*. Liseron des champs <sup>(6)</sup> : *Convolvulus arvensis* L. Convolv. — *Douceûr*. Humilité.

CHARLES SEMERTIER.

(1) On sait que l'Eglantine d'or était la récompense des poètes aux Jeux Floraux.

(2) Le thé de sureau est fortement réputé comme calmant chez le peuple : On en boit à la veillée dans beaucoup de familles ouvrières. Du calmant au consolateur il devait y avoir peu de trajet pour l'imagination fertile des créateurs d'emblèmes floraux.

(3) Plus exactement en wallon : *ine sâ plorâte*. Je l'ai jadis entendu appeler *Sê d'â Napoléon* à cause du célèbre pied de saule pleureur qui ornait son tombeau et dont les branches apportées en Europe se modifièrent et constituèrent les premiers pieds mâles connus. Les pieds femelles avaient été introduits de Chine vers 1700. La plante n'a probablement rien de commun avec le Garab hébreu du 137<sup>e</sup> psaume, arbre sous lequel les enfants de Juda, captifs à Babylone, pleuraient sur leurs malheurs.

(4) Il y a ici une erreur. Il ne s'agit ni de la Gueule-de-lion, ni de la Linaire commune ou Mufflier jaune, mais bien d'une plante ayant beaucoup plus d'analogies externes avec le romarin, la Linaire naïve : *Linaria minor* Desf. Ce qui est cause de l'*tromprêye*. De la gaberie à la politique...

(5) L'emblème s'explique aisément; la mythologie nous le raconte : Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne (La Fontaine). En wallon les vieux disent *mi kipagnêye* pour dire ma femme ou mon mari.

(6) Il s'agit donc ici du *p'tit vauval* ou *bauval*, *p'tit henna* ou *p'tit coërdai*.



## LE FOLKLORE DE LA WALLONIE PRUSSIENNE

### III

#### Le Carnaval de Malmédy



Les habitants de la Wallonie prussienne, mais plus particulièrement ceux de Malmédy, aiment comme leurs frères belges les fêtes et les plaisirs, et surtout leur antique *Cwarmal* <sup>(1)</sup>. Le carnaval est si bien entré dans les mœurs malmédiennes qu'il semble que rien ne puisse l'en faire disparaître.

Le 28 février 1887 nous eûmes les élections pour le Reichstag. Tout autre part en Allemagne le carnaval fut enterré, mais pas à Malmédy, où on le fêta comme les autres années. Les locaux désignés pour le vote offrirent un aspect des plus pittoresques. On y vit à côté du grave bourgeois et du raide employé, le fou masqué qui, non moins gravement qu'eux, déposait son billet dans l'urne pour courir ensuite les rues, faire ses lazzi et débiter ses bons mots.

Voici un trait qui montre mieux encore combien le carnaval est cher au Malmédien. L'anecdote est authentique : C'est au catéchisme ; le curé demande à un élève (dont nous taisons le nom) : « Quelle est la plus grande fête de l'année ? » — Et celui-ci plein de conviction, répond : « C'est le carnaval ». — Cet élève fut du reste, plus tard, un fervent disciple de Momus. On se raconte encore un autre trait de lui : Etant masqué en « sauvage » au bal du Mardi-Gras et ayant un peu trop caressé la bouteille, il s'en va, vers le matin, coucher dans une malle-poste faisant le service de Malmédy à St-Vith, où bientôt il s'endort du sommeil du juste. Quelque temps après la voiture part sans qu'il s'en

(1) *Cwarmal* « carnaval ». Le mot correspond pour la forme au vieux français *Quaresmeaux*.

aperçoit. Eveillé en sursaut par le brusque arrêt de celle-ci, se voyant en « sauvage » et croyant être en plein carnaval dans son vieux Malmédy, il en saute brandissant son arc et roulant son *rrr* guttural. Il parcourt ainsi le bourg de St-Vith où la police ne tarde guère à lui mettre la main au collet.

Chaque année les deux journaux de la ville, *La Semaine* et *l'Organe de Malmédy* insèrent de longs et détaillés comptes-rendus des folies carnavalesques. Nous regrettons de ne posséder qu'un nombre très restreint de ces comptes-rendus ; peut-être y trouverions-nous quelques notes intéressantes concernant le *Cwarmai* de jadis. Car la manière dont on le fête actuellement n'est pas fort ancienne. C'est à nos sociétés que nous devons les cortèges aux flambeaux du samedi, les *bânes-courantes* « bandes-courantes » du dimanche, les *roles* (1) en plein air du lundi. Nos plus anciennes sociétés ne datent que d'une cinquantaine d'années ; et encore elles ne se sont mises à fêter le carnaval qu'une vingtaine d'années après leur formation. Mais qu'on n'aille pas croire que, avant ce temps, le carnaval des rues était chose inconnue chez nous. Il est vrai qu'on ne voyait pas de *bânes-courantes* aussi nombreuses ni aussi luxueuses qu'aujourd'hui, mais en revanche on voyait pendant toute la journée du dimanche des masques par petites bandes parcourir nos rues, tambour en tête, en mêmes costumes, jetant les mêmes cris, faisant les mêmes gestes que ceux que nous voyons. Les costumes n'étaient sans doute pas aussi brillants que ceux de nos jeunes gens qui s'en vont vêtus de velours, de satin ou de soie ; nos pères se contentaient de costumes en percale, en percaline, voire même en toile grossière, peinte de diverses couleurs et qui étaient garnis de rosettes en papier.

Comme la tradition s'est gardée intacte en ce qui concerne les différents genres de masques, nous nous contenterons de donner une description du carnaval actuel. Mais avant de parler plus amplement des *grandès haguettes* (2) ou *grand carnaval*, notre tâche exige que nous disions un mot des *ptilès haguettes* ou jour des « petits masques » autrement dits *les cràs djours*.

(1) *Role* espèce de revue satirique et caustique des événements locaux qui sont arrivés pendant l'année écoulée ; nous en reparlons ci-après p. 39 et suiv.

(2) *Haguette* est : 1° un nom générique du masque, dit aussi *masqui* ou *du-guisé*, 2° un masque particulier et traditionnel dont nous reparlerons plus loin, 3° un mannequin de paille qu'on brûlait le mercredi des cendres, 4° dans le langage des enfants les *petitès haguettes* signifie les jours gras et les *grandès haguettes* le carnaval proprement dit, 5° au figuré un homme léger et sans souci. Il serait assez difficile de déterminer lequel des sens spécifiques a été étendu. A Liège le 5° est seul connu.

## I. *Les Jours gras.*

Ces *cràs djours* sont les quatre jeudis qui précèdent le carnaval. C'est, à proprement parler, le carnaval des enfants.

Pendant ces jours, les gamins font en quelque sorte leur apprentissage du carnaval. Ils parcourent la ville, vêtus de quelques guenilles, un masque sur le visage, un gourdin à la main (qui ne sert qu'à effrayer, bien entendu) et font la chasse aux petites filles qui se rendent à l'école. Mais, par contre, certains commerçants, sachant joindre l'utile à l'agréable, travestissent (*duguiset*) leurs enfants en paysans, paysannes ou *botresses* (marchandes de légumes) et ceux-là la hotte au dos, celles-ci le panier au bras, s'en vont débiter leur marchandise auprès de la clientèle de leur père.

Le soir, quand tout ce petit monde est couché, les jeunes gens le remplacent. On les voit par bandes ou seuls parcourir les rues et entrer chez les connaissances ou dans les cabarets pour y débiter leur *role*. Ces *roles* sont, pour la plupart, de petites satires où les travers d'un individu sont mis en relief.

Depuis quelques années la société chorale Union Wallonne donne, le troisième *cràs djour*, une soirée carnavalesque suivie d'un concours de masques et d'un bal. Le masque le plus original remporte le prix, qui consiste naturellement en une drôlerie. On y rencontre souvent des idées heureuses et bien représentées ; nous nous souvenons y avoir vu entre autres : la représentation des *èveuyes du St-Martin*, des rondes enfantines de la Saint-Jean et d'autres us de Malmédy, puis de *roles* d'un autre genre : un buste parlant, assez caustique, qui donnait, en bon wallon du terroir, des coups de langue à droite et à gauche, flagellant ainsi tout l'auditoire.

## 2. *L'ouverture du Carnaval.*

Le quatrième *cràs djour* il y a relâche : tout au plus voit-on par-ci par-là un masque dans la rue.

Les Malmédiens s'apprentent à fêter dignement leur antique *Cwarmai*. Tailleurs et couturières, charcutiers et bouchers, brossiers et boulangers, travaillent fiévreusement jour et nuit, afin d'avoir fini leurs ouvrages le samedi à midi, car le dernier coup de midi est le signal de l'ouverture du carnaval. Cette ouverture se fait le plus banalement possible ; c'est le sonneur public qui, branlant sa grosse sonnette, annonce l'ouverture du *Cwarmai*, en wallon, en français ou en allemand, suivant qu'il est de bonne, de médiocre ou



de mauvaise humeur. Il ne manque jamais, dans son mandement (*Carnaval*) de rappeler l'anathème lancé contre les *djoupseunes* littéralement : « égyptiennes ».

Les *djoupseunes* étaient des masques couverts d'un drap de lit qui parcouraient les rues en jetant des cris sauvages et faisaient la chasse aux jeunes filles et aux provisions culinaires. Les jeunes filles qui se hasardaient le samedi après-midi dans la rue étaient sûres d'être poursuivies des *djoupseunes* ; prises, elles payaient d'un baiser leur témérité. Et gare aussi aux provisions qui n'étaient pas renfermées dans des armoires solides, elles devenaient bientôt la proie des *djoupseunes* qui furetaient partout dans les maisons (1).

Les *djoupseunes* ont été défendues à plusieurs reprises et pour la dernière fois il y a une trentaine d'années environ. Depuis lors nos rues sont désertes le samedi après midi. On a bien tenté, il y a quelques années, de faire le *tour du trouclai* à midi mais on a bientôt abandonné l'idée.

De nos jours le cortège ouvrant le carnaval se fait vers les quatre heures. C'est le *tour du trouclai*. Le corps de musique qui précède le cortège joue l'ancienne marche traditionnelle *du trouclai* que M. Olivier LEBIERRE a arrangée pour le piano. Nous en donnons ci-après la mélodie, telle qu'elle se conserve oralement à Malmédy et qu'a eu l'obligeance de nous noter M. Clément SCHEUREN.



(1) « A l'époque des princes bavarois, nous trouvons de nombreux édits contre les sorciers, bohémiens, égyptiens, etc. ; en effet, il était resté ça et là, dans les bois de l'Ardenne de ces bohémiens errants appelés *egyptiani*, *gitani*, *gypsies*... Le souvenir de ces vagabonds s'est conservé dans nos joyeuses fêtes du carnaval pendant lesquelles de nombreux masques parcourent les rues sous le nom de *gypsies*, en faisant la chasse au beau sexe et aux approvisionnements des cuisinières ». (*Études historiques sur l'ancien pays de Stavelot et Malmédy*, par Arsène de NOÛE. Liège, Grandmont-Donders, 1848, p. 465).



Marchant gravement devant le corps de musique, vient le porteur du *trouclai*. C'est un personnage dont la tête est couverte d'un haut de forme tout enrubanné sur lequel est relevé le masque. Ce masque est une espèce de sac d'étoffe pareille au vêtement et qui lui couvre la tête et les épaules. Dans ce sac sont ménagés des trous ourlés de rouge pour les yeux, le nez et la bouche. Le reste de son costume se compose d'un pantalon et d'une jaquette sur le dos de laquelle est cousu une aigle double d'Autriche, d'étoffe et de couleur différentes. Il est ceint d'une large écharpe ; ce masque est la *haguette*. Dans sa main il porte une pelle à grains, autrement dit un *trouclai*.

La tradition dit qu'on porte triomphalement cette pelle à grains le samedi du carnaval pour indiquer que tout va être retourné sens dessus dessous. Selon une autre version, le *trouclai* est l'emblème du brasseur, et il est porté le samedi en signe du pouvoir absolu qu'exercera celui-ci pendant ces trois jours de débauche.

Ensuite vient le gros du cortège, qui est généralement suivi d'un char. Ces cortèges représentent une idée et les masques sont presque toujours travestis uniformément.

C'est la chorale La Malmédienne qui commence les réjouissances carnavalesques par ce cortège. Vers 7 heures du soir, l'harmonie La Fraternité fait sa sortie aux flambeaux ; cette sortie est suivie de celle de la fanfare l'Écho de la Warche et enfin vers 9 heures vient la chorale L'Union Wallonne. Nous ne pouvons donner ici une description de chacun de ces cortèges qui, comme on le pense, sont différents chaque année. Nous nous bornerons à n'en donner qu'une seule et choisirons celle du cortège de 1893 de l'Union Wallonne ; elle se distinguait, du reste, par une heureuse innovation, consistant en un discours exposant le caractère du *Cwarmai* et l'importance qu'attachent les Malmédiens à cette coutume.

Une escouade de cavaliers ouvrait la marche. Le corps de musique, qui jouait l'air du *trouvtai* était suivi de nombreux soldats à pied, qui portaient l'uniforme des soldats des Princes-Abbés de Stavelot-Malmédy : tricorne, perruque poudrée, redingote rouge, culotte noire, bas blancs, souliers bas à boucles et sabre en bandoulière. Terminant le cortège, venait un char de triomphe sur lequel trônait le Prince Carnaval, entouré de ses ministres : *haguette*, arlequin, sauvage et *vêheu*. Arrivé sur le marché le cortège s'arrête, le mayor et ses adjoints viennent, pendant que le clairon sonne la charge et qu'éclatent les boîtes, au nom de la ville saluer le Prince. Après avoir écouté les paroles de bienvenue du mayor, s'être emparé des clefs de la ville et avoir vidé la coupe d'honneur, le Prince fait connaître ses ordres et donne lecture du règlement qu'il veut voir observer par toute la ville pendant les trois jours de folie qui vont suivre. Pendant son discours il est souvent acclamé par le tout-Malmédy qui s'est donné rendez-vous sur la place du Marché.

Le discours du Prince *Cwarmai* se divisait en deux parties : une proclamation dans les formes des anciennes proclamations princières, et enfin le règlement, qui consistait en une série de recommandations burlesques, troussées en bons vers wallons, et adressées aux habitants, sur la meilleure manière traditionnelle de fêter le *Cwarmai*. On n'omettait pas de regretter la disparition du « brûlement de la *Haguette* », cérémonie qui clôturait dignement le *Cwarmai*, et que déjà l'année précédente la police avait interdite.

### 3. Les masques traditionnels.

Le dimanche est le jour des *bânes-courantes*. Nous en avons eu jusque quatre, mais ces dernières années, nous n'en avons que deux : celle de l'Union Wallonne et celle de la Malmédienne.

Vers les 11 heures, les rues, jusqu'alors désertes, commencent à se peupler de masques qui se rendent à leurs locaux respectifs. Midi sonne. Tout à coup résonne une joyeuse fanfare : c'est une des Sociétés qui fait sa *promenade des masquis* (promenade des masques). Les musiciens qui précèdent jouant un entraînant pas-redoublé de carnaval, dû à un compositeur de la ville, sont costumés en soldats allemands. Immédiatement après la musique, viennent les masques, se suivant deux à deux ; ils sont souvent au nombre de soixante à septante, tous vêtus de costumes brillants, aux couleurs variées.

Voici tout d'abord la *haguette* dont nous avons déjà décrit le costume en parlant du *trouvtai*. Pour nous, c'est donc une vieille connaissance, mais aujourd'hui nous aurions tout de même assez de mal à la reconnaître tant elle nous semble menaçante. Elle porte naturellement son masque baissé, puis elle a échangé son haut de forme contre un chapeau de suisse surmonté d'un énorme plumet et en sa main elle porte le redoutable *happe-tchar* « saisit-chair ». Ceci est un ustensile formé de lattes de 30 à 40 centimètres de longueur, boulonnées ensemble par leur milieu et leurs extrémités. On le manie à deux mains, en les rapprochant l'une de l'autre : le *happe-tchar* s'allonge en formant des losanges et pince par le bout opposé. La *haguette* avec son *happe-tchar* est un des masques les plus redoutables des « bandes-courantes ». Il est tout-à-fait local et traditionnel, mais son origine est très obscure.

La version la plus commune de son origine est celle-ci : Après les croisades du XIII<sup>me</sup> siècle, la peste noire, importée d'Asie par les croisés, se répandit par toute l'Europe. Malmédy aussi en fut éprouvé. Or, il y avait alors une colonie de lazaristes en notre ville. Ils avaient leur léproserie au lieu-dit encore de nos jours à *lazars*, derrière l'Hospice St-Nicolas et la rue Rahier. Leur petite chapelle existe encore, c'est la *Chapelle des Malades* connue de toute la Wallonie par les nombreux miracles qui s'y sont opérés et où affluent chaque année bon nombre de pèlerinages d'Allemagne et de Belgique. Lors donc qu'éclata la peste en nos contrées, les lazaristes se dévouèrent au soin de ceux qui en furent atteints. Pour éviter la contagion, ils se couvraient la tête d'un masque de *haguette*. Ce masque d'ailleurs était connu avant ce temps, car — si nos souvenirs d'histoire sont exacts — déjà les lépreux de l'antiquité s'en couvraient. La tradition va plus loin encore et dit que les lazaristes étaient munis d'un *happe-tchar* en fer, au moyen duquel ils entraînaient ceux qui étaient morts de la peste pour les enterrer. Afin d'avertir les passants de fuir devant ce cadavre, ils jetaient, à voix



de tête, le cri de *ouïoussse*, que nos *haguettes* répètent encore aujourd'hui.

Quant à l'aigle double d'Autriche que les *haguettes* portent sur le dos, on ne peut s'en expliquer l'origine. Peut-être doit-elle rappeler la suzeraineté que cette puissance n'a cessé d'exercer sur la principauté de Malmédy-Stavelot qu'avec la chute de celle-ci en 1795.

Non moins redoutable que la *haguette* est un autre masque local, le *rêheu*. Ce masque (1) est armé d'une vessie attachée à un fouet. Son costume, généralement de velours, diffère complètement de celui de la *haguette*. Le *rêheu* est coiffé d'un bonnet polonais de même couleur que son costume, son visage est caché par un masque de fil d'archal, sa jaquette est courte et ouverte, laissant voir une chemise blanche et une large ceinture qui soutient une culotte bouffante. Il porte en outre une bandoulière garnie de gros grelots. Le nom et le rôle de ce masque rappellent un ancien usage pratiqué dans nos villages et auquel pourrait se rattacher son origine. C'est un amusement populaire qu'on appelle *tchessi l'êheu* « chasser le putois »; le jeu a lieu le troisième jour de la fête patronale du village. Un bon drôle ou, s'il ne s'en trouve pas, un jeune homme désigné par le sort, remplit la tâche du *rêheu* (putois). Poursuivi par les jeunes gens (*tu djônesse*) du village qui le chassent en le frappant avec des torchons de paille, il se réfugie dans les maisons qu'il trouve ouvertes. Afin qu'il en sorte le plus tôt possible et pour ne pas avoir toute la bande bruyante dans la maison, on lui coupe un bon morceau du gâteau, sinon, ressemblant en ceci à notre *djousenne*, il subtilise et considère comme bonne prise toute victuaille qu'il trouve. Nous sommes tentés de croire que le nom *rêheu* donné à notre masque est métaphorique (le traqueur aurait pris le nom du traqué) et que c'est bien au vieil us que nous venons de rappeler qu'il doit son origine (2).

Le *sâradje* est peut-être le masque le plus élégant des *bânes-courantes*. Son habit se compose d'un tricot noir le couvrant en entier, d'un cotillon court et d'une casaque sans manches, qu'il porte ouverte. Ces deux dernières pièces de son vêtement sont en satin de couleur voyante ou couvertes de plumes, ou encore de feuilles de lierre ou de paillettes. Il est ceint d'une large écharpe dont les bouts frôlent le sol et chaussé de souliers blancs qui atteignent le

(1) Les rédacteurs de nos journaux traduisent *rêheu* par *vessieu*, dérivant *rêheu* de *rhie* et, par conséquent, forment *vessieu* de *vessie*!

(2) [Nous partageons cette opinion qui fut, du reste, déjà émise ci-dessus tome I, p. 60, à propos de la coutume de *tchessi l'êheu* le mercredi de la fête paroissiale, au pays de Stavelot. — O. C.]

milieu du mollet. Le diadème qui lui couvre la tête est richement orné de plumes d'autruche et de pierreries. Il porte au cou de nombreux colliers et aux bras des bracelets luisants. Son arc et son carquois sont dorés ou argentés.

Le *sâradje cayet* (3) ressemble par son caractère au sauvage, mais en diffère beaucoup par son accoutrement. Son costume, composé d'une jaquette fermée et d'un pantalon, est couvert de planchettes imbriquées (de 10 à 15 centim. de longueur sur 3 à 4 centim. de largeur) peintes en diverses couleurs. Ces planchettes, n'étant attachées que par le haut au costume, s'entrechoquent et claquent au moindre mouvement qu'il fait. Tandis que le sauvage a le visage couvert d'un masque en satin noir, celui-ci se contente d'un masque de nègre en carton. En guise de diadème il porte des planchettes fixées perpendiculairement autour de la tête. Chez lui la massue remplace arc et carquois. Moins élégant que le premier il est beaucoup plus ancien que lui mais, sans doute à cause du travail que demande la confection de son costume, le *sâradje cayet* se fait de plus en plus rare dans nos *bânes-courantes*.

Le *sottai*, quoique étant masque traditionnel à Malmédy, est néanmoins aussi connu ailleurs. Son habit se compose d'un long sarrau ou blouse qui lui tombe jusqu'aux genoux sur un pantalon généralement blanc; un haut de forme immense, dans lequel sont ménagés des trous pour les yeux, lui couvre la tête et les épaules. Sur sa poitrine est attaché un masque proportionné à son gibus. De grosses mains, traînant à terre, sont aux bouts de ses longs bras ballants. Ce masque rappelle en plus grand et sous des dehors grotesques la forme que la légende prête aux nains qui hantaient jadis le *Trou des sottais* près de Bèvercé. Ces *sottais* (4) étaient des petits bonhommes qui racommodaient contre une légère rétribution in natura les souliers usés des bonnes gens de Malmédy et des alentours. On déposait, le soir venu, les vieilles chaussures devant leur grotte et le lendemain matin on les retrouvait racommodées à neuf. Mais ici comme presque partout où ont vécu ces braves petites gens ce fut un curieux qui, voulant les épier, les mit en fuite pour toujours.

Le *boldji* (boulangier) est tout de blanc habillé. Sur une chemise bien blanchie et empesée il porte une camisole ouverte et un long tablier. En sa main il tient une *panûte* (palette à long manche dont

(1) *Cayet* ou *cayet d'beax*, petit morceau de bois.

(2) Sur les Nains des cavernes, travailleurs du cuir ou du fer. Voir la table des cinq premières années.

se sert le boulanger pour retirer ses pains du four), sur laquelle sont peints d'un côté un flan et de l'autre une *britzelle* (1).

Le *harliquin* est un masque qui nous vient de l'ancienne comédie italienne, mais son costume quoique aussi bizarre en diffère sur quelques points. Le bonnet de feutre, ressemblant à une nacelle la quille en haut, porte à l'un des bouts une queue de renard qui sert à flatter les jeunes filles et à frapper le sexe fort. Sous son bonnet il porte une mosette noire tandis qu'un bandeau également noir lui encadre le visage, qui est couvert d'un demi masque à longues moustaches. La tête de l'arlequin disparaît presque entièrement dans une *gortette* « gorgerelette » composée de plusieurs tours de gaze bien plissée. Il est ceint d'un mouchoir blanc plié sur coins dans lequel est fourré un sabre de bois. Enfin les bords déchiquetés de sa jaquette, de ses manches et de son pantalon ainsi qu'une languette attachée à son dos, sont garnis de grelots. Si l'habit de notre *harliquin* diffère de son modèle, son caractère en diffère plus encore. Notre masque n'est pas le bouffon gourmand et naïf dont M<sup>lle</sup> de Lespinasse a dit « qu'il était composé du chat et de l'enfant » mais bien l'amoureux jaloux qui défend, à coups de sabre, sa conquête contre tout rival.

Le *payasse* ou *paillasse* est un masque connu un peu partout. Nous épargnerons donc au lecteur l'ennui de lire sa description et nous bornerons à dire que chez nous il est muni d'un cerceau, d'un balai ou d'une corde.

Le *pêcheur* ou *pêcheur à la ligne* est coiffé d'un chapeau Rembrand. Son accoutrement consiste en une jaquette courte sur une culotte de velours. Il est muni d'une ligne, *pêhe*, à laquelle est suspendue un petit poisson de métal. Enfants et jeunes filles tâchent de haper au vol ce poisson, et quand ils parviennent à le prendre le pêcheur leur donne une récompense, à ceux là des bonbons, à celles-ci de petits bouquets.

Parmi les nombreux masques à caractère, qui eux aussi font partie des *bânes-courantes*, nous remarquons la *grosse tête* « grosse tête » qu'on revoit chaque année et qui semble vouloir devenir masque traditionnel. Un long sarrau bleu, comme en portent les marchands de bétail en Ardennes, lui tombe jusqu'aux genoux sur un pantalon blanc. C'est à la grosse tête en carton lui servant de masque qu'il doit son nom. Un gourdin à la main ou un parapluie « de famille » sur l'épaule, il va contrefaisant l'ivrogne.

(1) *Britzelle*, de l'allemand *Brezel*, pâtisserie dure et cassante qui se conserve assez longtemps. Les *Brezel* étaient données comme prix d'applications aux fêtes scolaires. Elles avaient la forme des différentes lettres de l'alphabet. A Malmédy, elles ont la forme de B; d'autres, celle de S: on les appelait des *esses*.

Enfin, terminant le cortège, viennent les *pierrrots* plus ou moins nombreux. Ce masque nous vient, comme l'arlequin, de la comédie italienne. Son *four-risédje*, autrement dit son masque, est orné d'un nez pyramidal; sa physionomie est toute débonnaire. Il porte, de même que l'arlequin, une mosette noire sous son bonnet conique et au cou une gorgerelette. Son habit de flanelle est très large et garni de boutons énormes. Il est chaussé de sabots. A son côté est suspendu une *lache* ou grande poche remplie d'oranges; en sa main il tient un panier plein de grosses noix. Les unes comme les autres seront jetées généreusement dans la foule, et dans les maisons par les fenêtres largement ouvertes.

Il paraît qu'on connaissait autrefois un autre *pierrrot* chez nous: voici à ce propos ce que nous détachons du supplément de La Semaine du 13 mars 1886: « Nos vieux *pierrrots* du temps jadis sont » morts et trépassés. Ne se réveilleront-ils pas? Voici la recette pour » les faire repousser: Qui n'a vu, il y a des ans, ce *pierrrot* au visage » de lune, si doux, si calme, avec ses yeux lumineusement mordorés, » pareils à des topazes brûlées, agitant ses longs bras et ses manches » en ailes d'albatros; il part comme une flèche, berne Cassandre, gifle » Arlequin, entraîne sur ses pas des rondes d'enfants, dansant, sau- » tant, chantant *sins rin dire*; puis il regarde l'eau du ruisseau (1) » couler, couler, durant des heures sans fin, et toujours à lui, simu- » lant l'homme ivre à dormir dans les gouttières, titube en criant: » *Pauvre Pierrot qui n'a pu des djéyes!* (Pauvre Pierrot qui n'a » plus des noix!) »

Cet appel ne fut pas entendu, car nous n'avons plus revu ce masque à nos têtes du carnaval.

Voilà donc, abstraction faite des nombreux masques à caractère, dont nous ne pouvons nous occuper ici, les éléments de nos *bânes-courantes*. Tous sont traditionnels et il y a peut-être cent ans et plus qu'ils sont restés les mêmes.

#### 4. Les scènes de la rue.

Après la *porminade des masqués* qui, disons-le en passant, est une innovation de date toute récente, le cortège rentre au local, mais pas pour longtemps. A peine les masques ont-ils eu le temps de prendre un verre que déjà la musique résonne de nouveau. C'est à ce moment — la sortie de la *bâne-courante* — que le spectacle est

(1) Les ruisseaux (*bi « biez »*) dont il est ici question traversaient jusqu'en ces derniers temps toutes les rues de Malmédy dans toute leur longueur; maintenant on les a enterrés sous de larges trottoirs, ce qui enlève à la ville un de ses principaux cachets d'originalité.



le plus intéressant. La porte du local vomit ces masques de tous genres qui se poussent, se bousculent et dégringolent dans la rue, impatients de jouer leurs farces. En un clin d'œil, elle est couverte de tout ce monde bigarré, et les cris, les bruits les plus divers se mêlent aux accords de la musique. Tout saute, court, danse, gambade, pourchasse, harcèle. Les masques s'éloignent, se rejoignent, se croisent, s'engouffrent dans les maisons d'où ils sortent bientôt une belle par la main qu'ils entraînent bien loin dans la rue. Tout un essaim bourdonnant la poursuit, elle demande pardon au masque ravisseur et s'enfuit; mais un autre la rejoint et l'entraîne plus loin encore. Ce jeu dure aussi longtemps que la *bâne-courante* est dans une rue qu'elle ne quitte que pour recommencer de même dans une autre.

La *haguette* fait claquer son *happe-char*, jetant son cri d'*ouïssse* à voix de tête (1). Elle poursuit les gamins qui la tracassent par leurs cris d'*ayou haguette* et d'*ayou camarou qu'a treus aunes du tripes à cou* (*ayou* camarade qui a trois aunes de tripes au c...). Le brutal *vêheu* frappe à tort et à travers de sa vessie. Le léger sauvage, brandissant son arc et roulant son *rrrrr* guttural entraîne sa prise, l'un et l'autre poursuivis du *savalje-cayet* qui les menace de sa massue. Là-bas une grimaçante *payasse*, tenant une jeune fille dans son cerceau, lui roule des yeux terribles. Le *sottai* gambade autour des spectateurs, les cogne de son énorme tête et les frappe de ses larges mains. Ici le lourd *boldji* courant à petits pas pousse son effrayant cri *bâhâhâhâ* et « fesse » de sa *panûte* tout ce qu'il rencontre; là une *grosse-tresse* s'empare du bras d'un curieux qu'il abrite, en titubant, sous son parapluie monumental.

L'arlequin, doucement, caresse de sa queue de renard une belle, mais un autre se met de la partie. Les deux rivaux se mesurent de l'œil et, se tournant le dos, se défient en *hossant du cou* (remuant le c...). Ils se redressent, font volte-face, s'emparent de leur sabre de bois et faisant des tierces et des quarts avancent l'un vers l'autre à pas mesurés. Les voilà face à face, les sabres se croisent, ils s'enfilent réciproquement par dessous le bras, font demi-tour et s'éloignent pour recommencer de nouveau. Ce duel dure quelque temps puis, se croyant tous les deux vainqueurs, ils font leurs *tours du harlequin* ou *coupèrous*, ils font le cumulet, la roue.

Mais voici une *haguette* qui s'est tellement démenée qu'elle a brisé son *happe-char*, la pauvre; elle va devoir s'en retourner

(1) Nous tenons à dire que les cris et gestes relatés ici sont strictement traditionnels.

toute penaude. Mais non, la voilà qui entre dans une pâtisserie, d'où elle ne tarde guère de sortir, un flan à la main... Aussitôt que les enfants l'ont aperçue, ils s'attachent à ses trousses et chantent à tue-tête : *Tchantans sans rien dire, mes enfants, wiste chin qui n'pout chire* « Chantons sans rien dire, mes enfants, Notre chien qui ne peut ch... ». Et la *haguette* de les encourager : *éco pus fcar, éco pus fcar* « encore plus fort (plus haut), encore plus fort », et de les faire mordre dans le flan. Enfin arrivent lourdement les pierrots suivis d'une charrette chargée de *djèyes* « noix », d'oranges, de « caramels » et de bouquets. A pleines mains, ils jettent leur bien à tout venant et, leur panier vide, regardent bêtement les enfants se disputer oranges et noix. Ils se lamentent en criant : *Pauve Pierrot qui n'a pus des djèyes* et frappent dans le tas de grands coups de bonnet. Puis se ravisant, ils demandent aux enfants de les porter, aussitôt ils sont empoignés et reportés à leur charrette suivis, du reste, de la bande qui chante en cadence : *Tra, ta, ta, la laine, — Pauve Pierrot qui n'a pus des djèyes*.

Mais tout ce joyeux tintamarre cesse comme par enchantement quand, à deux heures, la voix grave des cloches, invitant les fidèles à la prière, se fait entendre. Le silence se fait partout; en un clin d'œil, les rues sont évacuées et la ville est déserte de masques pendant tout le temps que dure l'office des vêpres. Le caractère religieux du Malmédien se montre ici au grand jour; il a beau être passionné pour son *Cwarmat*, beau être affublé des habits du fou dans lesquels tant de choses semblent être permises, il a beau se démener comme un écervelé, le respect des choses divines domine tout chez lui.

Mais les vêpres ne sont pas sitôt terminées que déjà recommencent avec le même entrain les scènes que nous venons de décrire, pour ne finir que la nuit tombée. Il semble qu'après pareille journée, la soirée devrait être relativement tranquille, mais qu'on se détrompe, outre le bal masqué de la Société littéraire, de nombreux bals publics battent leur train jusqu'à l'aurore.

### 5. *Lu mâssi tour.*

Nous tenons à mentionner encore une ancienne coutume qui se pratique le dimanche du carnaval, à midi, connue sous le nom de *mâssi tour* (sale promenade). Sur le tombereau le plus malpropre qu'on ait pu trouver, trainé par un bœuf ou une vieille rosse, se tiennent une demi-douzaine de gais lurons tout déguenillés ayant, comme attributs : vieilles brosses, vieux balais et torchons. L'un d'eux, un cornet à pistons ou un clairon plein de bosses aux lèvres,

déchire l'air de la mélodie que nous donnons ci après. On fait une halte devant chaque cabaret, on y boit une goutte, puis du haut du



tombereau l'orateur de la bande fait un petit speech wallon, soit en vers soit en prose. Voici celui de l'année passée qui nous fut dicté par l'un des participants de ce cortège, M. Alb. Krings :

<i>Nosse bai Cwamaî do tîmp passe</i>	Notre beau carnaval du temps passé
<i>Si bin festi d' nos vie parints</i>	Si bien fêté par nos vieux parents
<i>Èsteut l' plus grande fiesse do l'année</i>	Ètait la plus grande fête de l'année (1)
<i>Lu vèye djama des Mâm'diens.</i>	La vraie fête (2) des Malmédiens.
<i>Si nos vie pères pollît revni</i>	Si nos vieux pères pouvaient revenir
<i>Cou qui lzi freut l' pusse son-ner</i>	Ce qui leur ferait le plus saigner le
	[cœur
<i>C' sèrèut d' vèye qu'on-z-a èllaidi</i>	Ce serait de voir qu'on a abandonné
<i>L' bouquet do Cwamaî, l' massi</i>	Le bouquet du carnaval, le sale
	[tour,
<i>Er'vintche do broulédje dol haguette</i>	En revanche du brûlement de la
	[haguette
<i>Quu nos r'grettans co tos les jours</i>	Que nous regrettons encore tous les
	[jours
<i>A son do tabour, dol trompette</i>	Au son du tambour, de la trompette
<i>I nos plait du rfer l' massi tour.</i>	Il nous plait de refaire le sale cortège.
<i>Asteur, po fini, Mâm'diens</i>	Maintenant, pour finir, Malmédiens
<i>Nos allans fer tic, tac sol soû</i>	Nous allons faire tic, tac sur le seuil
<i>Et ci qui n' sèrèt nin contint</i>	Et celui qui ne sera pas content
<i>Cilâ arè l'heffe et mi l'ou.</i>	Celui-là aura l'écale et moi l'œuf (4).

(1) Allusion à l'anecdote que nous avons citée plus haut p. 25.

(2) Litt. le vrai *djama* : *djama* se dit de toute fête qui se tient deux jours consécutifs.

(3) Depuis quelques années, l'usage du *massi tour* était tombé en oubli, mais quelques amis des vieux us locaux ont su le ressusciter.

(4) *Tic, tac so l' soû* : *Târés l'heffe et mi l'ou*, formule que les grand-mères ajoutent à la fin de leurs *racontroules*, contes d'enfants, à Malmédy — de même qu'à Liège on dit : *Mah so l' soû* : *V's arèz l'hagne et mi l'ou*.

## 6. Les roles.

Enfin voici le lundi, le jour tant redouté par ceux dont la conscience n'est pas tout à fait exempte de remords. Leur péché mignon ou leurs mésaventures vont être malicieusement mis à nu devant un nombreux auditoire avide de ce spectacle. Et mieux encore que ceux qui n'ont rien à craindre du caustique compositeur de *roles*, riront ceux dont les travers auront échappé à sa plume.

Qu'on n'aille pas croire cependant que le *role* soit un persiflage des victimes de scandales plus ou moins graves; non, ce factum ne porte atteinte à la bonne réputation de personne. Son compositeur anonyme ne fait que soulever un coin du voile qui couvre de petits ridicules ou de petites mésaventures. La victime d'une farce, par exemple, dont l'auteur malgré tous les soins n'aura pu être découvert, aura « son couplet » comme on dit chez nous, tout aussi bien que cette femme par trop amoureuse du petit verre ou que cette dame qui avec son vélo fait ses culbutes sur toutes les routes au lieu de rester chez elle et de bercer ses enfants.

Le *role* est le pilori des petits défauts tandis que le caquetage se charge d'être celui des grands. Et d'ailleurs ce ne sont pas les particuliers qui seront les plus malmenés, mais bien notre Conseil communal. Les quolibets lui pleuvront dru comme grêle si jamais pendant l'année écoulée il s'est couvert du moindre ridicule ou même s'il a fait preuve de la plus petite imperfection.

Nous avons déjà dit, antérieurement, que les *roles* étaient des représentations données en plein air par nos sociétés. Mais il n'en a pas toujours été ainsi : jadis, c'était des *sises* (1) qui donnaient des *roles*, et ces pasquilles n'étaient pour la plupart que des improvisations. Ce fut J. J. LEBIERRE (2) qui sauva le genre de la trivialité et de la grossièreté dont il aurait pu être terni : le premier il donna aux *roles* la forme du dialogue. Tels sont : *Lu dobe martédje* « le double mariage », *l'Apothicaire*, *Lu Spire* « le revenant », *Lu Cinsi wanc'* « le fermier chassé » et d'autres encore...

Ces sortes de représentations se composaient de plusieurs parties et se donnaient tantôt dans les rues, tantôt dans des salles. Nous

(1) *Sises* littéralement « soirées ». On désigne sous ce nom l'ensemble des personnes qui se réunissent régulièrement dans un même lieu pour passer en causettes les longues soirées d'hiver.

(2) Le professeur J. J. LEBIERRE († 1879) est encore connu à Malmédy, où l'on respecte sa mémoire sous le nom de *lu viez profess Lebiere* ou simplement *tu profess*.